

— Mon père, dit-elle, il me semble que vous n'avez pas à me reprocher de ne point travailler, et vous pourriez ordonner à votre servante de se taire. Reboul, qui se sentait sous le regard de sa dominatrice, répondit durement :

— Clarisse a raison.

— Oh ! mon père, dit Georgette doucement et avec tristesse, vous devez bien dire pour moi ; depuis quelque temps votre servante a toujours raison et moi toujours tort.

Clarisse releva ces paroles comme une insolence :

— En vérité, monsieur Reboul ! s'exclama-t-elle, vous ne faites guère respecter votre autorité ; vous voyez bien, pourtant, que mademoiselle se moque de nous.

L'aubergiste posa sur la table le verre qu'il venait de porter à ses lèvres, et sa physionomie prit une expression courroucée.

— J'entends être obéi, dit-il, et qu'on sache qu'il n'y a qu'un maître ici, et que ce n'est autre que moi ; Clarisse a toute ma confiance ; quand elle parle, c'est en mon nom, et on doit lui obéir comme à moi-même.

Georgette sourit amèrement.

— Monsieur Reboul, reprit méchamment la servante, demandez donc à mademoiselle, qui fait la sainte Nitouche, ce qu'elle regarde par la fenêtre, à certaines heures de la journée.

Ah ! ah ! continuait-elle en ricanant, on sait pourquoi vous vous mettez à la fenêtre, c'est pour attendre, comme pour Anne, si vous ne voyez rien venir sur la route du chemin de fer. Ah ! ah ! vous pouvez le redire souvent le refrain de la chanson :

Il ne vient pas, l'amant que j'attends !...

— Oh ! il doit en coûter à votre tendre cœur, la belle, mais il faut en prendre votre parti : Adieu paniers, les vendanges sont faites !

Vous avez été assez naïve pour croire que cela durerait toujours ; allons donc ! vous avez tout simplement servi de passe-temps à ce monsieur pendant ses heures de déceuvrement... Un caprice ça n'a qu'un temps. Quand on a sucé l'orange, on jette l'écorce.

Georgette restait calme et fière, sans rien perdre de sa sérénité.

L'aubergiste écoutait d'un air ahuri, sans comprendre.

— Ah ça ! qu'est-ce que tu dis donc, Clarisse ? demanda-t-il.

— Ah ! c'est vrai, répondit la servante, en jetant sur la jeune fille un regard venimeux, vous ne savez rien encore. Apprenez donc que mademoiselle... Mais regardez donc si on ne lui donnerait pas le bon Dieu sans confession. Eh bien, voilà : mademoiselle avait pour amant cette espèce de rapin qui venait si souvent ici. Mais, à présent, c'est le secret de Polichinelle ; tout le monde sait ça à Montlhéry.

— Et l'on ne m'a pas dit ça ! hurla l'ivrogne de sa voix enrouée.

— On ne voulait pas vous faire de la peine.

— C'est donc vrai, ça, dis, Georgette ?

— Mon père, il est des injures auxquelles je ne réponds que par le mépris. M. Paul Lebrun est honnête et loyal ; non seulement il n'a pas été mon amant, mais il ne m'a jamais dit une parole inconvenante, votre servante nous calomnie tous les deux, ne sachant quelle bave jeter sur sur moi.

Ces paroles rendirent la servante fariieuse.

— Voyez-vous ça, mademoiselle se rebiffe et prend ses grands airs ! Oh ! la, la !... Faudrait pourtant pas être si fière, la belle mijaurée, vous que vos parents ont abandonnée sur le fiamme d'une écurie.

Au fait, qu'est-ce que c'était que vos parents, des pas grand chose, bien sûr ; bien le cas de dire : telle n'est, te le fille.

Georgette ne se donnant pas la peine de répondre à cette fille immonde, elle continua :

— Il n'y aurait pas encore trop à dire si l'artiste revenait ; il faisait des dépenses dans la maison et payait bien ; c'était un excellent client ; mais ni ni, c'est fini, bien fini... Comme d'autres qui ne reviennent plus, parce que mademoiselle la princesse... on ne le reverra plus ; faut pas croire que c'est amusant pour un homme de se trouver nez à nez avec une... je ne sais quoi, dont il a assez et qui ne veut pas le lâcher.

— Mon père, mon père dit Georgette d'une voix oppressée, ayant un sanglot dans la gorge, pouvez-vous entendre froidement, sans colère, toutes ces injures qui me sont adressées ! Mais vous n'avez donc plus aucune volonté, vous êtes donc absolument l'esclave de cette horrible fille !

— Vous avez entendu, monsieur Reboul, s'écria Clarisse, elle m'insulte, elle vous insulte aussi ; vous devez exiger qu'elle nous demande pardon !

— Hein, quoi ? fit l'aubergiste, dont l'ivresse commençait à envahir le cerveau.

A vrai dire, cette dispute le fatiguait.

Il avala une nouvelle gorgée d'eau-de-vie et regardant stupidement la servante :

— Qu'est-ce que tu dis, toi ?

— Je dis qu'il faut qu'elle demande pardon.

— Clarisse a raison, Georgette, tu dois demander pardon.

— Pardon de quoi ? fit la jeune fille, d'avoir été traînée dans la boue par cette misérable servante, plus maîtresse que vous dans votre maison, sans que vous ayez eu le courage de lui imposer silence ?

— Coquine ! rugit l'aubergiste, menaçant du poing.

Il voulait se lever ; mais déjà alourdi par l'ivresse, à peine debout il chancela et, en retombant sur son siège, il communiqua une forte secousse à table ; la bouteille d'eau-de-vie et le verre allèrent se briser sur le carreau.

Alors il eut un épouvantable accès de fureur.

— Demandez pardon à genoux ! hurla-t-il.

Et comme la jeune fille demeurait immobile, regardant avec une dou-

loureuse pitié cet être dégradé, avili, la servante lui appesantit ses grosses mains sur les épaules, essayant de la faire tomber sur ses genoux.

Mais Georgette repoussa l'odieuse fille avec une vigueur que celle-ci ne lui soupçonnait pas.

Clarisse se redressa furibonde. Ses cheveux s'échappaient en désordre de sa coiffe ; elle avait la bouche écumante, les yeux lui sortaient des orbites.

— Ah ! c'est ainsi, grognait-elle, tiens !

Et elle abattit sa large main rouge sur la figure de la jeune fille.

Celle-ci eut un instant la tentation de répondre à cette brutale attaque ; mais elle se contint, jugeant indigne d'elle de se commettre avec cette hideuse maritorne.

L'aubergiste était parvenu à se dresser debout et à se tenir sur ses jambes.

— Va-t'en ! cria-t-il, menaçant Georgette des poings crispés, va-t'en ; j'ai assez de toi ici !

— Vous me chassez, mon père ?

— Oui, je te chasse, je te chasse !

— C'est bien, vous me rendez moins pénible la résolution que j'avais prise ce soir même de quitter votre maison.

— Enfin, ça y est ! murmura la servante reptile.

Elle reprit à haute voix :

— Ah ! il y a longtemps que tu aurais dû la prendre la résolution de t'en aller d'ici. Bon voyage, on ne te regrettera pas. Si M. Reboul peut avoir un regret, c'est de ne pas t'avoir laissée porter autrefois dans l'asile de tous ceux qu'on ramasse au coin d'une borne.

Georgette n'eut pas l'air d'avoir entendu.

Regardant l'ancien vannier avec une expression de douleur profonde :

— M. Reboul, dit-elle, je vais vous quitter avec la conscience d'avoir rempli envers vous tous mes devoirs. Je veux oublier que vous avez été dur pour moi, que vous m'avez sacrifiée à une créature qui est entrée ici pour votre malheur, afin de ne me souvenir que des titres que vous avez à ma reconnaissance.

L'enfant abandonnée, recueillie par vous, — ah ! vous étiez bon alors ! — ne perdra jamais la mémoire des jours heureux qu'elle a passés à La Palud auprès de vous et de maman Jacqueline.

Hélas ! en partant, j'emporte de tristes pressentiments sur l'avenir ; Dieu veuille qu'ils ne se réalisent jamais et que vous n'ayez pas à regretter amèrement d'avoir mal placé votre confiance.

— Amen ! dit la servante en ricanant.

Elle avait atteint son but, elle triomphait.

Reboul n'avait pas pu entendre le simple et touchant adieu de Georgette. La face congestionnée, la lèvre inférieure pendante, il regardait d'un air stupide la place, où, quelques instants auparavant il avait devant lui son verre et la bouteille de ce funeste liquide qui l'abrutissait.

Georgette prit un bougeoir dont elle alluma la bougie, puis, d'un pas très calme, elle gagna sa chambre et fit ses préparatifs de départ. Ce ne fut pas long : une robe, un mantelet et un peu de linge, enveloppés dans une serviette, c'était tout ce qu'elle voulait emporter de cette maison.

Elle prit dans un tiroir quelques pièces de monnaie blanche, qu'elle mit dans sa poche. Elle n'avait que cela d'argent, car jamais, depuis la mort de sa femme, Reboul n'avait songé à lui en donner.

Avant de sortir de sa chambre, de quitter cette maison où elle ne devait plus revenir, elle éprouva une violente émotion. Sa tête s'inclina sur sa poitrine et des larmes jaillirent de ses yeux.

Elle pensait à la bonne Jacqueline, qui l'avait élevée, qui l'avait tant aimée.

Elle lui demandait pardon de quitter son père adoptif, mais elle ne pouvait plus rester et, d'ailleurs, il l'avait chassée. Elle lui avait été dévouée au tant qu'elle pouvait l'être. Malgré les mauvaises paroles, les duretés, les brutalités, elle avait puisé la force dans la promesse faite au lit de mort de Jacqueline, et tenu bon jusqu'au bout.

Si les âmes des morts qui sont au ciel peuvent voir ce qui se passe sur la terre, l'âme de Jacqueline savait ce que la pauvre Georgette avait eu à souffrir depuis que la chère défunte n'était plus là pour la consoler, sécher ses larmes.

Pensant toujours à sa mère adoptive, la jeune fille s'agenouilla pieusement, joignit les mains et, les yeux levés vers le ciel, fit une courte prière.

A'ors, il lui sembla entendre une voix douce, venant d'en haut, qui lui disait :

— Va, pauvre enfant, je ne suis pas inquiète sur ta destinée, elle sera heureuse !

Elle se releva reconfortée, essuya ses yeux et son visage, prit son petit paquet, éteignit la lumière, sortit de la chambre qui n'était plus la sienne, descendit sans bruit l'escalier et, par une porte ouvrant sur la cour de l'auberge, gagna la rue.

La nuit était noire et la ville mal éclairée par le gaz. Mais cela importait peu à Georgette. Elle n'avait pas peur des ténèbres.

Le café, à présent, était éclairé : trois ou quatre personnes y étaient entrées pour faire une partie de billard ; la jeune fille, avant de s'éloigner, entendit le choc des billes dans un carambolage.

Elle monta la rue d'un pas lent, hésitant, rasant les murs des maisons, cherchant l'ombre, se faisant petite ; elle ne tenait pas à être reconnue des passants.

Où allait-elle ?

Elle n'avait pas oublié que M. et Mme Delmas lui avaient dit plusieurs fois :

— Si un jour vous étiez forcée de quitter l'auberge, venez chez nous, vous y recevrez un accueil amical.